

CHOQUANT, MARTIN AMIS ?

› Manuel Carcassonne

L'un des auteurs les plus emblématiques de la littérature anglaise a été refusé par ses éditeurs français et allemand. Pour esbroufe ou pour mauvais goût ? Ou juste pour avoir osé écrire dans les marges de l'historiographie officielle de la Shoah, S majuscule, marges minuscules ? Ce qui choque dans le dernier roman de Martin Amis (1), après réflexion, c'est l'amour. C'est la possibilité même de l'amour. C'est le geste de l'amour dans la cendre de toute humanité. C'est le soupçon même de l'amour, même infime, même et surtout impossible, entre deux êtres humains dans un camp de concentration. Une femme et un homme. Hannah Doll, mariée au commandant du camp, et Angelus Thomsen, officier racé et rétif au Reich. « Il s'est passé quelque chose dès le premier regard. Éclair, tonnerre, averse, soleil, arc-en-ciel : la météorologie du coup de foudre. »

Voilà pourquoi le roman de Martin Amis, à l'histoire éditoriale chahutée, un feuilleton en soi, s'impose comme l'un des plus importants de la rentrée littéraire. Une *maestria* dans le malaise. Mais, au fond, quel malaise ?

Des horreurs perpétrées par les nazis dans les camps de concentration, nous pensons tout savoir. La littérature concentrationnaire, de David Rousset à Primo Levi, le cinéma hollywoodien, de Steven Spielberg à Roman Polanski, les archives photographiques, le documentaire qui donne la parole aux survivants ou aux contemporains, sans montrer l'inmontrable, le film de Claude Lanzmann, puis les piles de travaux historiques, de Raul Hilberg et des autres, ont achevé de convaincre les générations postérieures à la guerre et à l'Holocauste que nous savions tout. Que nous savions quantitativement, en chiffres, en données, en montagnes de vêtements, de dents, d'os blanchis, et aussi – à mon sens il s'agit là d'une illusion totale – que nous avions tout compris d'un basculement moral sans précédent, le basculement d'un régime, d'un peuple, une « folie » qui se serait emparée du plus cultivé des pays européens, l'Allemagne, pendant quelques années.

La question du pourquoi

La question du pourquoi semble avoir été évacuée par Martin Amis, qui agit et écrit en romancier obsessionnel du mal, au terme de ce qu'il nomme « une stase chronique, suivie par une sorte de sursis », après la lecture en 1987 d'un livre de Martin Gilbert sur l'Holocauste. Incrédule, le romancier cherche, tâtonne, ne comprend pas le pourquoi. Dans la postface à son livre, le romancier énumère sa bibliographie, rend hommage à Primo Levi, qu'il considère comme son maître, mais il avoue clairement ne comprendre ni le processus d'extermination ni même Hitler : « Nous n'obtiendrons aucune cohérence, aucun "pourquoi" identifiable de la part du fou. » Il considère que Hitler est mené par une forme de folie suicidaire, « un penchant conscient pour la mort nationale ». Disons, sans être en désaccord, que Hitler était alors un fou bien organisé, capable de rassembler autour de lui des efforts insensés pour rayer sans raison réelle toute une partie de l'humanité. Pourquoi ? Pour rien, en

Manuel Carcassonne est éditeur et critique littéraire. Il dirige les éditions Stock depuis 2013.

fait, ce qui est encore plus terrifiant, car toute forme de rhétorique enroulée comme un habillage autour du meurtre de masse peut au moins agir en levier idéologique. L'Allemagne, à partir de 1942, avait besoin de main-d'œuvre dans l'effort de guerre. Liquidier cette main-d'œuvre, erreur stratégique, est l'un des problèmes que pose Angelus Thomsen, l'officier séducteur et rebelle, qui sauvera sa peau en sabotant le fonctionnement du camp. « *Hier ist kein Warum* », dit un soldat au jeune Primo Levi, en le poussant vers l'intérieur d'une baraque de prisonniers : « Ici, il n'y a pas de pourquoi ». « *Da soll ein Warum sein* », répond l'essayiste Ron Rosenbaum des années après : « Il doit bien y avoir un pourquoi. » Sans doute pas. Une fois sorti de la problématique du pourquoi, le bourreau comme la victime sont appariés. On reviendra sur leur commune déshumanisation, un autre facteur de choc moral ici.

Voici ce que Primo Levi écrit en réponse à l'une des questions que pourrait légitimement se poser un lecteur : « Qu'on me permette d'expliquer : "comprendre" une proposition ou un comportement équivaut à circonscrire son auteur, se mettre à sa place, s'identifier à lui. Aucun être humain normal ne pourrait jamais s'identifier à Hitler, Himmler, Goebbels, Eichmann, et quantité d'autres [...] C'est ennuyeux et en même temps cela nous soulage, car il est sans doute désirable que leurs paroles nous restent incompréhensibles. Le rationnel est totalement absent de la haine nazie. Cette haine n'est pas en nous. Elle est en dehors de l'humain. »

La fraternité dans l'abjection

Dans tout le livre de Martin Amis, on se heurte, comme un insecte qui bourdonnerait autour d'une lampe, à la question du pourquoi, et comme il n'y a pas de pourquoi, tout devient possible. *La Zone d'intérêt* est un roman à plusieurs voix, qui orchestre les rencontres, les désirs, les songes de plusieurs personnages qui composent le chœur des bourreaux et des victimes, au risque de flirter avec la phrase célèbre de David Rousset dans *l'Univers concentrationnaire* : « Victimes et

bourreaux sont également ignobles, la leçon des camps est la fraternité dans l'abjection. » Phrase terrible, choquante, qu'il faudrait adapter ici. Le commandant du camp, Paul Doll, marionnette autant qu'organisateur, psychopathe et clown tragique, entraîne dans l'abjection les autres personnages qui tournent autour de lui comme autour d'un astre mort. « Parce que, à l'époque, on respirait à pleines bouffées le caractère frauduleux, l'impudeur sarcastique, l'hypocrisie ébouriffante de tous les interdits. » Avili, il veut avilir les autres : sa femme, Hannah, qui se refuse à lui. Son subordonné, l'officier Angelus Thomsen, dont on découvre peu à peu les ambiguïtés et la méfiance envers le régime nazi, et Szmul Zachariasz, le chef du Sonderkommando. Oui, ils sont complices dans l'abjection, mais à des degrés de complicité variable, ce qui est encore une autre raison de choc moral. Ils sont lentement déshumanisés au contact quotidien de la fabrique de l'absence d'humanité : pas seulement l'abjection du crime, mais le fait de ne plus considérer que l'autre est humain. Rester humain, c'est la mission impossible de ces comparses de l'abomination.

Je plaiderais non coupable

Que peut le chef du Sonderkommando, un juif aux yeux tristes et morts, l'homme le plus triste du monde, dit-il, chargé d'accompagner, de guider, de charger les corps et les restes de ses semblables ? Est-il coupable et doit-il accepter une mort immédiate ? Ou doit-il collaborer à l'horreur, retarder encore un peu l'échéance de son exécution et sauver parfois des vies ? « Je plaiderais non coupable. Un héros, ça va de soi, s'échapperait et révélerait tout au monde. On a trois raisons ou trois excuses pour continuer de vivre. *Primo*, pour témoigner ; *secundo*, pour exiger une vengeance mortelle ; *tertio*, et c'est le principal, on sauve une vie par convoi. » À l'oreille d'un jeune homme, il glisse, comme une formule magique, ces mots : « Vous avez 18 ans et vous avez un commerce. » Que peut Hannah, mère de famille, épouse d'un nazi ordinaire, qui dit de lui-même qu'il est un homme banal ? Qu'est-ce qu'être banal dans l'épicentre

de l'immonde ? Peut-on encore avoir faim, froid, avoir envie d'aimer, désirer le corps de sa femme, élever ses enfants, se conduire autrement qu'en bourreau ?

Alors, tous égaux dans l'horreur ? C'est une position difficilement tenable du point de vue moral, avec le recul, mais relisons ce que dit Primo Levi, qu'on peut difficilement soupçonner d'exagérer : « Nous avons aussi éprouvé le sentiment d'une certaine co-responsabilité humaine, du fait qu'Auschwitz était l'œuvre des hommes et que nous sommes des hommes. Il est le fruit d'une civilisation à laquelle nous appartenons, même si le nazisme en est une branche dégénérée. Il est le fruit d'une philosophie de l'Occident à laquelle nous avons *tous [c'est moi qui souligne]* apporté notre contribution. » Ce qui signifie que dans une situation exceptionnelle, chacun peut se métamorphoser en salaud. Voilà qui horrifie ! Martin Amis esquivait cette équivalence entre bourreaux et victimes, à laquelle, par exemple, un survivant du génocide cambodgien comme Rithy Panh, dans son livre *l'Élimination* (2012), écrit avec Christophe Bataille, l'un des plus beaux témoignages directs de la machine de mort khmère, ou dans son film *Duch, ou le maître des forges de l'enfer* (2011), ne croit pas. Rithy Panh a survécu, enfant puis adolescent, sans se mettre jamais à la place du bourreau. Il montre Duch, le responsable du camp S-21, en rhéteur pseudo-repentini habilement séducteur, partageant la faute entre bourreau et victime, comme si l'un était interchangeable avec l'autre. « Nous ne sommes pas tous égaux, notre culpabilité atteint des degrés différents. Mais nous sommes faits de la même étoffe. Et un opprimé peut devenir un oppresseur », ajoute Primo Levi.

Le meurtre de la tortue

Une des scènes les plus terrifiantes du livre d'Amis, alors qu'il ne nous épargne rien de la vie quotidienne dans un camp, ni l'odeur omniprésente, ni la sélection sur la rampe d'arrivée, ni le cynisme calculateur des officiers cherchant à obtenir le meilleur rendement de

mort, tient au meurtre gratuit, si j'ose dire, de la tortue des enfants Doll. Cette tortue ratatinée à coups de pelle, en même temps que le jardinier, l'est par la main même de Doll. Personnage inspiré du tristement célèbre Rudolf Hess, qui a publié *Le commandant d'Auschwitz parle*, dont Primo Levi disait : « Malgré ses efforts pour se défendre, on découvre l'auteur tel qu'il est : une crapule épaisse, stupide, arrogante, verbeuse », il est pathétique, un bouffon alcoolique lorgnant par un miroir sans tain sa femme Hannah prenant son bain, mais il est aussi un assassin sanguinaire aux ordres du Reich, coincé dans l'arithmétique terrifiante du rendement, bref un monstre sans aucune excuse. La force toujours en action dans tout le texte de Martin Amis agite ce piteux clown, et je ne sais pas si je le trouve sympathique, mais il est humain, d'où la puissance du romancier, au contraire de l'archive ou de l'histoire, car cette humanité se propage dans tout le livre. Humaine, Hannah qui s'endort en plein air, rêve de son amant défunt, dont elle cherche sans cesse à obtenir des nouvelles. Humain, Angelus le séducteur aryen, dégoûté de l'inanité du mécanisme de mort, hostile à la logique du Reich, mais capable de tout par amour. Humain, le chef du Sonderkommando, ramené vers la lie de l'humanité, et dont les yeux morts nous font voir par son regard la condition de ces juifs qu'on épargne un moment pour qu'ils puissent aider avec efficacité au meurtre des leurs.

Nous avons commencé par l'amour, le coup de foudre, le ravissement des sens, la jalousie, et ce qui ne s'avoue pas, la honte d'aimer quand tout est perdu, incendie, éviscéré. L'amour des gardiens des ruines. *La Zone d'intérêt* se finit bien, et mal. Angelus a changé, il s'est découvert : « Nous découvrons tous, ou révélions, désespérés, qui nous étions. La véritable nature de chacun. Ça, c'était la zone d'intérêt. »

Toute l'habileté du romancier se tient dans la dernière scène, où Angelus, prisonnier politique puis libéré, retrouve la trace de Hannah à Rosenheim, sa ville natale. Comme le lecteur aurait envie qu'ils sautent bêtement dans les bras l'un de l'autre. Qu'ils s'aiment. Nous sommes des midinettes, non ? Mais Martin Amis a le sens des convenances et de la morale. C'est un Anglais.

« Imaginez comme ce serait dégoûtant que quelque chose de bien sorte de cet endroit. Là-bas », répond Hannah, et Angelus comprend l'inanité d'aimer après Auschwitz. Écrire, oui. Survivre, oui. Pardonner, peut-être. Mais aimer, non. Alors, il tourne les talons et s'en va. C'est la fin.

Angelus méritait-il d'être pardonné et même de survivre ? Laissons le dernier mot à Primo Levi, dont je dois rappeler ici qu'il s'est suicidé, dernier acte d'une vie passée à témoigner : « Je suis prêt à acquitter un homme qui a prouvé, par ses actes, qu'il n'est plus celui qu'il a été. Et qui pour cela, n'a pas attendu trop longtemps. »

1. Martin Amis, *la Zone d'intérêt*, traduit par Bernard Turle, Calmann-Lévy, 2015.